

Chantal Montellier

En marge

Gilles Pellerin et Andrée Fortin

Numéro 16, décembre 1984, janvier 1985

Spécial BD « La crise »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pellerin, G. & Fortin, A. (1984). Chantal Montellier : en marge. *Nuit blanche*, (16), 56–58.

CHANTAL MONTELLIER

SPÉCIAL BD
"LA CRISE"

En marge

Dans la bande dessinée, la place des femmes, quoique s'accroissant, demeure restreinte. Pas question ici de tenir le même discours qu'en littérature, le féminisme se perd dans le peloton. Seule, une oeuvre de Nicole Claveloux, la Main Verte, surnage... et sa réalisation a été entourée de «politesses poétiques». Chantal Montellier a sonné la charge avec Odile et les crocodiles qui cause du désir des hommes. Son oeuvre est déjà immense depuis ses débuts chez Métal. Elle se sent en marge et fait le point sur l'état actuel de la bande dessinée de création avec Gilles Pellerin...

Chantal Montellier, Snooze



Nuit Blanche — Vous avez écrit un album intitulé *1996*; on est tenté d'aborder le thème de l'avenir de la BD en vous demandant si vous croyez que la réalité rattrapera vos fictions?

Chantal Montellier — J'espère que non. J'espère même que mes albums aideront à ce que la réalité n'aille pas dans le pire des sens, dans celui de *1984* puisque *1996*, c'est un peu un clin d'oeil à George Orwell. Pour l'avenir en général, je ne sais pas; pour l'avenir de la BD, je dirais qu'il y a dans la dernière période une sorte de banalisation, de normalisation, de retour aux normes et à un certain classicisme que je trouve regrettable.

N.B. — Avez-vous la nostalgie des années 70, de ce qu'on a appelé l'éclatement du cadre, l'éclatement de la planche, ou est-ce ce retour via le pastiche, la parodie qui vous semble peu générateur?

C.M. — Je ne suis pas très portée sur la nostalgie en général. Ceci étant, je trouve dommage cette sorte de retour en arrière; c'est peut-être lié à une situation plus globale de crise, de crise des valeurs, mais il y a aussi la tentation de se réfugier dans ce qui a bien marché à une époque, dans le giron des maîtres, que ce soit Hergé, Jacobs ou d'autres. Du point de vue de l'imaginaire, de l'inventivité, de la créativité, je crois que c'est un recul parce que les thèmes abordés sont des thèmes un peu rebattus: l'aventure, Tintin-Milou, les héros au grand cœur, l'arche perdue. On retrouve ça aussi dans le cinéma; et ça ne me semble pas très créatif. Certes, il y a quelques dessinateurs qui ont du talent de graphisme, mais ce talent est complètement piégé dans des formes qui, elles, sont très passistes. Les démarches plus personnelles, le travail d'auteur est un peu en retrait, sans doute pour des raisons commerciales. Mais ce travail de création est nécessaire à la BD, sinon ça va devenir une sorte de fabrique.

N.B. — En dépit du portrait assez pessimiste que vous faites de la BD actuelle, avez-vous l'impression que des voies de renouvellement se dessinent?

C.M. — Ce n'est pas pessimiste, c'est très conjoncturel. Il se produit aussi des choses très intéressantes du point de vue graphique chez les Italiens, des démarches picturales un peu futuristes: des couleurs très vives, un travail pas du tout figuratif. Du point de vue du scénario, c'est beaucoup moins évident. Des gens comme Liberator, au niveau du contenu, me hérissent profondément; c'est très complaisant par rapport à la violence, à la crise, à des valeurs qui ne me plaisent pas du tout. Graphiquement, il y a des choses qui émergent que je trouve très fortes.

N.B. — Croyez-vous qu'une BD soit forcément figurative ou narrative?

C.M. — Pas forcément, non. Une BD peut être tout à fait non figurative, voire abstraite. Mais moi, mon goût va plutôt vers une représentation figurative de la réalité. Par exemple j'aime beau-



Muñoz-Sampayo, le bar à Joe

coup ce que font Muñoz et Sampayo: il y a là un travail très grand, très riche sur le style, l'invention des formes; en plus c'est un travail d'auteur, ils ne se raccrochent pas à des normes, ils inventent leur propre langage, ce qui est assez rare en ce moment.

N.B. — Muñoz et Sampayo, même s'ils ne sont pas Italiens, vivent en Italie... Comment vous sentez-vous dans le clan des Humanoïdes associés et par rapport à la BD française en général?

C.M. — Très mal à l'aise, très solitaire, très en marge finalement, ne serait-ce qu'au niveau des préoccupations. C'est peut-être cela d'ailleurs qui fait que je suis un peu en marge; je suis venue à la BD un peu par hasard, dans une démarche presque politique. Mon projet de départ était de peindre, d'écrire, mais pas d'écrire des histoires, d'écrire sur moi: un travail de recherche, d'appropriation d'une identité. Il y a des auteurs que j'aime bien actuellement qui font un travail très intérieur, très personnel, pas forcément en disant «je» et en parlant à la première personne. J'avais aussi ces préoccupations; mon histoire personnelle est un petit peu décousue et je sentais le besoin de la reconstituer. Et puis j'étais passionnée par la peinture.

N.B. — D'ailleurs je pense que vous avez une formation de Beaux-Arts.

C.M. — J'ai fait sept ans de Beaux-Arts... Pour peindre, j'ai été obligée d'enseigner et enseigner m'a empêchée de peindre. J'étais très malheureuse; à un moment j'ai sauté le pas, cela voulait dire abandonner la peinture et faire un travail plus ou moins de création mais dans un champ où je pouvais espérer survivre de manière immédiate. Ça a été le dessin de presse, le dessin un peu politique, une sorte de reportage en images, ce qui me permettait à la fois de créer et de gagner ma vie.

N.B. — Vous dites que vous vous sentez en marge; est-ce le fait d'être une femme alors qu'il y en a très peu dans la BD? Est-ce que le fait de créer des personnages de femmes accentue cette marginalisation?

C.M. — Il y a la façon dont j'utilise ce média qui me marginalise. Il y a aussi le contenu de ce que je raconte, le fait de reprendre sa propre histoire en charge et la manière dont je me situe politiquement. La BD aujourd'hui est globalement plutôt réactionnaire. Peut-être que le mot est fort, mais je dirais conservatrice, masculine et nostalgique.

N.B. — *Le bilan est dur.*

C.M. — C'est un peu schématique, mais c'est comme cela que je la perçois; je ne me reconnais pas là-dedans.

N.B. — *Donc on ne peut pas chez vous déterminer des maîtres.*

C.M. — Non, pas des maîtres. Mais si vous voulez, il y a des gens qui m'ont séduite: Tardi, son langage graphique est très bien, Crépax à une certaine époque. Ce sont des gens dans lesquels j'ai puisé des choses, mais dire qu'il y a un rapport maître-élève, je ne crois pas.

N.B. — *Vous avez parlé d'une BD contemporaine réactionnaire ou conservatrice; il y a dans votre oeuvre une constante hantise du fascisme; comment réagissez-vous à la politique actuelle?*

C.M. — J'ai un album qui sortira au mois d'octobre...

N.B. — *Donc pour nous en janvier...*

C.M. — ... qui s'appelle *L'esclavage c'est la liberté*. C'est tout un programme, une sorte de charte des libertés à l'envers.

N.B. — *Croyez-vous être encore longtemps sollicitée par, pas tant la science-fiction que le récit d'anticipation?*

C.M. — C'est vrai que j'en ai fait pas mal. *1996, le flash de la liberté*, c'est quand même un peu politique-fiction. Maintenant, j'ai envie de revenir à des choses plus quotidiennes. Je viens de proposer un récit, je ne sais pas du tout s'il sera accepté par mon éditeur, qui s'appelle *Rupture*; c'est très intéressant, au fil du temps, par rapport à sa propre aventure.

N.B. — *Aurez-vous la tentation du fantastique?*

C.M. — J'ai essayé, sans succès, d'écrire une histoire sur le trafic du sang dans les pays d'Amérique Latine, ces banques de sang qui achètent des litres de sang pour quelques francs et les revendent quelques milliers de francs aux industries pharmaceutiques. J'imaginai utiliser ça comme point de départ pour un récit fantastique sur le thème de Dracula sans en faire quelque chose de trop évident non plus. C'est un truc sur lequel je travaille. J'y reviens régulièrement, je ne sais pas s'il en sortira quelque chose. ■

*Propos recueillis par Gilles Pellerin
Mise en forme par Andrée Fortin*

Bibliographie

Andy Gang, *Humanoïdes*, 1979. *Joyeux Noël pour Andy Gang*, *Humanoïdes*, 1982. *Mille neuf cent quatre-vingt seize*, *Humanoïdes*, 1978. *Les Rêves du fou*, Futuropolis, 1981. *Le Sang de la Commune*, Futuropolis, 1982. (avec P. Charras) *Shelter*, *Humanoïdes*, 1980. *Odile et les crocodiles*, *Humanoïdes*, 1983. *L'esclavage c'est la liberté*, *Humanoïdes*, 1984. *La toilette*, Futuropolis, 1983. *Lectures*, *Humanoïdes*, 1983.

Tranchand et Corteggiani

L'avant-garde

Bien sûr, il y a Bourgeon, et, bien sûr, il y a des transfuges comme Hermann, et, bien sûr, il y a même le capitaine Cousteau qui y envahira la B.D., et, bien sûr encore, les auteurs de l'Espagne et de l'Allemagne se feront connaître chez Glénat, mais vous y trouverez aussi les aventures de *Chafouin* et *Balluchon* et aussi de *Bastos* et *Zakousky* du scénariste François Corteggiani et du dessinateur Pierre Tranchand. Vous ne les avez probablement pas remarqués parce que leur image de marque vous a semblé vieillotte, une vieille manière de faire. Mais c'est justement de la tradition, en faisant attention de ne pas refaire *Tintin*, qu'on fait évoluer la B.D. et, je peux l'affirmer, leurs bandes ont un ton résolument contemporain... malgré la manière.

Ils ont tout fait. Corteggiani fut même dessinateur (il dessine ou esquisse d'ailleurs ses scénarios que Tranchand enlumine, précise) et il s'est payé une monographie de Bourgeon. C'est le verbo-moteur, le créateur et le plus paresseux des deux. Pierre Tranchand a fait des études d'architecture, comme Schuiten, mais il a préféré la B.D. et lui aussi, comme Corteggiani a fait tous les petits apprentissages, la tournée des revues. Maintenant, on les appelle. Eux-mêmes, s'appellent et s'écrivent pour finaliser leurs produits. L'un (Corteggiani) fait les relations publiques à Paris et l'autre planche à St-Étienne, à 500 kilomètres de là. Il font le bonheur des P.T.T. et doivent se taper l'équivalent de 4 albums par année pour payer leurs notes de téléphone. On va jusqu'à espérer qu'ils dessineront un jour au moins un album qui racontera leur lune de miel chez Pif et à Angoulême, leur réunion constante par l'interurbain. En attendant, ils sont déjà passés chez Hachette pour produire une nouvelle série «Marine», l'histoire d'une fillette chez les corsaires. Ça se passe au temps de Louis XIV et un épisode doit se dérouler chez nous. De quoi satisfaire au moins notre chauvinisme... À mettre dans notre trop mince album de famille... ■

Jean Obélix Lefebvre

de la vieille garde

Chantal Montellier,
Odile et les
crocodiles

